3 1761 08266301 4

Sewrin, Charles Augustin
La duègne et le valet

PQ
2427
S8D8

Sewrin et Chazet.

La duègne et le valet.

1806.

LA DUÈGNE

ET LE VALET,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN ET CHAZET.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 29 fructidor an XIV.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN XIV. (1806)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. de Sr-ÉLOY, jeune veuve.	Mme. *Hervey.*
LE COLONEL SENNEVAL.	M. *Armand.*
LE PRÉSIDENT.	M. *Lenoble.*
LANDRIQUE, valet du Colonel.	M. *Hippolyte.*
BENJAMIN, jeune paysan.	Mme. *Lenoble.*
BERTHILLE, duègne prude et amoureuse de Benjamin.	Mme. *Duchaume.*
LE BAILLY.	M. *Chappelle.*

Quatre personnages accessoirs.

PQ
2427
S8D8

LIBRARY
JUL 23 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LA

DUÈGNE ET LE VALET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, LANDRIQUE.

LE COLONEL.

Eh bien, Landrique ?

LANDRIQUE.

Eh bien, Monsieur ? récapitulons un peu tout ce que vous avez fait depuis que vous êtes de retour à votre régiment. Vous arrivez, vous entendez parler de madame de St.-Eloi et de sa beauté. Sa maison est une des meilleures de la ville et celle où l'on reçoit le plus ; bientôt vous y êtes présenté ; voir la jeune veuve et l'aimer, c'est pour vous l'affaire d'un moment...de là une passion ! une passion superbe ! qui ne vous laisse plus de repos le jour ni la nuit.

LE COLONEL.

En un mot, une véritable passion ! Madame de St.-Eloi est si jolie ! Landrique, je l'épouserai... Oh ! c'est plus sérieux que tu ne penses !

LANDRIQUE.

Peine perdue ! vous dis-je ?

LE COLONEL.

Tu crois que l'hommage simple et pur de mes sentimens...

LANDRIQUE.

N'effleurera pas seulement son cœur. Jugez-en par vos premières démarches ; depuis que notre charmante veuve est ici, dans son château, il n'est sorte de galanterie dont vous ne l'ayez accablée.

LE COLONEL.

J'en conviens.

LANDRIQUE.

Fêtes, bals, concerts, vous avez mis tout en jeu.

LE COLONEL.

Sans l'émouvoir un instant.

LE COLONEL.

Jusqu'à ces pauvres comédiens de Nevers que vous faites venir à grands frais et à qui vous faites jouer les *Fureurs d'Oreste.*

LE COLONEL.

Madame de St.-Eloi ne les a pas seulement écoutés.

LANDRIQUE.

Et vos épîtres, Monsieur?...

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

C'est bien vainement que l'amour,
D'un officier fit un poète,
C'est vainement que chaque jour,
Vos vers pleuvent sur sa toilette.
On la voit malgré vos travaux
Rire de vos épithalames,
Et critiquer vos madrigaux;
Ne sont-ce pas des épigrammes?

LE COLONEL.

Ah! je ne le sens que trop.

LANDRIQUE.

Après tant de refus, Monsieur, l'on bat sagement en retraite? ou bien l'on se révolte contre cette opiniâtreté, et l'on prend la résolution de vaincre à tel prix que ce soit.

LE COLONEL.

Je ne veux rien obtenir par adresse.

LANDRIQUE.

L'amour enfanta la ruse et lui donna des armes pour soumettre les cœurs rébelles. On ne cesse pas d'être honnête, parce qu'on est rusé. La route que vous avez prise est toute opposée à celle qu'il fallait prendre : il faut étudier le caractère des femmes, et l'étudier si bien que d'un coup-d'œil on puisse se dire : je dois faire jouer telles ou telles batteries. Une coquette, je l'étourdirais par quelque grand coup d'éclat. Une femme prude, je médirais avec elle. Une femme

romanesque... quinze jours de campagne, de promenades dans les bois, sur les montagnes, dans les vallées, aux bords des ruisseaux, au murmure des eaux, aux accens des oiseaux. La femme sentimentale exige un peu plus de tems, mais ne saurait résister aux longs soupirs, aux torrens de larmes, aux *hélas* multipliés, et à l'emploi de ces mots gigantesques qui fourmillent dans les comédies larmoyantes, et dans les romans pathétiques.

LE COLONEL.

Vous êtes un grand coquin, monsieur Landrique.

LANDRIQUE, *saluant.*

Vous me faites bien de l'honneur, Monsieur.

LE COLONEL.

Et si tous les valets vous ressemblaient...

LANDRIQUE.

Le métier ne vaudrait plus rien.

LE COLONEL.

Au fait, cependant, madame de St.-Eloi n'est point une coquette décidée ; j'ai surpris quelquefois en elle de petits mouvemens de sensibilité, et peut-être qu'en la forçant à me devoir de la reconnaissance...

LANDRIQUE.

Air : *D'Alcibiade.*

Reconnaissance! ah ! oui, vraiment!
Ce mot seul vaut une harangue,
Oui, d'honneur, ce mot éloquent,
Est le plus beau de notre langue.
De ce sentiment enchanteur,
Telle est l'influence secrette,
Que c'est aux dépens de son cœur,
Qu'une femme acquitte sa dette.

LE COLONEL.

Cela se voit souvent.

LANDRIQUE.

D'après cette vérité si bien reconnue, j'imagine le sujet tout entier d'une comédie : les acteurs de Nevers ne sont point encore partis, je leur distribue mes rôles et mets à profit leur talens ; vous êtes généreux, l'argent éblouit la troupe ambulante ; je l'énivre, assez pour n'y voir qu'à demi, pas

trop, pour qu'elle ne perde point la mémoire, et si la pièce réussit, votre bonheur, Monsieur, sera ma plus douce récompense.

LE COLONEL.

Mais du moins ne va pas m'embarquer sur quelque mer trop orageuse.

LANDRIQUE.

Laissez-moi faire, je serai votre pilote et nos acteurs de Nevers qui me seconderont, sont depuis long-tems accoutumés à entendre siffler les vents.

LE COLONEL, *lui jetant une bourse.*

Voilà pour leur donner du cœur.

LANDRIQUE.

A merveille ! Mais on vient de ce côté... Malpeste ! c'est la femme-de-chambre de notre jeune veuve.

Air : *de l'Opéra-Comique.*

Allons, partez, mon plan est prêt.
LE COLONEL.
Mais pour t'assurer de son âme,
Cherche a mentir.
LANDRIQUE.
Je suis valet.
LE COLONEL.
Et fais la causer.
LANDRIQUE.
Elle est femme.
LE COLONEL.
Elle est vieille.
LANDRIQUE.
Je le sais bien.
Mais si je la trouve rébelle,
J'ai beaucoup d'or, et ce moyen
Est encor plus vieux qu'elle.

(*Le Colonel sort par la droite.*)

SCENE II.

LANDRIQUE, BERTHILLE, *arrivant par le fond à gauche.*

LANDRIQUE.

Abordons-la...

BERTHILLE, *à part.*

Le valet du Colonel ! ce n'est pas lui que je croyais trouver ici.

LANDRIQUE.

Mademoiselle Berthille cherche peut-être la solitude, et voudrait promener en paix ses tendres rêveries.

BERTHILLE.

Oui, je voulais être seule, et toujours ma mauvaise étoile vous fait trouver sur mes pas.

LANDRIQUE.

Aimable personne ! vous craignez le tête à tête.

BERTHILLE.

Trêve de plaisanteries ! je ne suis pas d'humeur à les écouter.

LANDRIQUE.

Vous n'êtes pas toujours si sévère, et je parierais que tous les hommes ne vous sont pas indifférens.

BERTHILLE, *à part.*

Se douterait-il de quelque chose? (*haut.*)Tous les hommes sont des traîtres, leur nom seul me fait horreur.

LANDRIQUE.

Voilà juste le langage de votre maîtresse... Eh bien, tenez, ce petit air précieux vous sied à ravir.

BERTHILLE.

Vos complimens ne me séduisent pas.

LANDRIQUE.

De mieux en mieux !... j'aime ce ton mutin, ces minauderies si charmantes dans une femme !... Vous me plaisez, mademoiselle Berthille, oui, et si l'amour, comme vous dites, n'avait pas ses inconvéniens... je tenterais la conquête de votre cœur.

BERTHILLE.

Mon cœur n'est point à prendre.

LANDRIQUE.

Il est pris, je le vois... méchante ! vous me désespérez !... Le croiriez-vous pourtant ? je m'étais déjà fait un tableau du bonheur dont nous jouirions.

Air : *De la parole.*

Voyant nos maîtres sous nos yeux,
Former des chaînes fortunées,
Tous les deux pour faire comme eux,
Nous unissions nos destinées.

Pour jouir d'un destin nouveau,
Nous achetions à la campagne,
Une ferme ou bien un château ;
Car ne trouvant rien de trop beau,
J'aime les châteaux *(bis.)*

BERTHILLE.

En Espagne. *(bis.)*

Je n'y vois que vingt obstacles.

LANDRIQUE.

Lesquels ?

BERTHILLE.

D'abord c'est que ma maîtresse est bien décidée à ne plus se marier, ensuite, c'est que s'il lui prenait encore cette envie, son choix ne tomberait point sur monsieur le Colonel, enfin c'est que je veux suivre en tout son exemple. Tenez vous bien cela pour dit, cessez vos poursuites, il n'y a rien à faire ici pour vous.

LANDRIQUE.

Admirez les jeux étonnans du hasard et de la sympathie.

Air : *Avec vous sous le même toît.*

De votre bouche un oui formel,
Peut-être eut affaibli ma flamme ;
Vous dites non, et rien n'est tel
Pour porter le trouble en mon âme ;
Plus vos refus sont délicats,
Plus mon amour devient extrême,
Et me dire ne m'aimez pas,
C'est ordonner que je vous aime.

BERTHILLE, *à part.*

Il ne s'en ira pas... J'ai une frayeur mortelle que Benjamin n'arrive. Puisque vous ne voulez pas me quitter, c'est moi qui vous cède la place.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BENJAMIN, *tenant un gros bouquet.*

BENJAMIN.

Mon dieu, mademoiselle Berthille, vous me voyez dans une ben terrible agitation !...

BERTHILLE, *à part.*

C'est lui !... Voilà ce que je craignais !

LANDRIQUE, *à part.*

Ah ! voici le mot de l'énigme !

BERTHILLE.

Et où allez-vous donc comme ça, monsieur Benjamin?

LANDRIQUE, *à part.*

C'est le Benjamin !

BENJAMIN.

Je ne vais pas, Mam'selle, je suis tout venu. J'arrive de not' petit rendez-vous ordinaire. N'vous y voyant pas venir, la peur m'a pris ; j'ai couru de ce côté, mon cœur semblait deviner où vous étiez...

LANDRIQUE.

Pauvre petit.

BERTHILLE, *à part à Benjamin.*

Ne me dites de ces douceurs-là que lorsque nous sommes seuls, entendez-vous ?

BENJAMIN.

Et pourquoi ? Je vous aime, mam'selle Berthille, je le dirais à toute la terre.

LANDRIQUE, *s'amusant.*

Tous les hommes sont des traîtres, leur nom seul me fait horreur.

BERTHILLE.

Bien ! très-bien !... Formez donc des jugemens téméraires !

Air : *Si de vous trouver aimable.* (De la Laitière.)

A peine il sort de l'enfance,
On ne peut penser, je crois,
Qu'avec mon expérience,
Moi je fasse un pareil choix.

LANDRIQUE.

Ce choix pourrait être sage,
Lorsqu'il faut prendre un amant,
Le cœur ne connaît point d'âge,
Et l'amour est un enfant.

BENJAMIN.

Oh ! j'suis ben encore innocent, ça, c'est vrai !... mais, mam'selle Berthille aura de l'esprit pour deux.

LANDRIQUE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

BERTHILLE.

Riez, riez donc... Eh bien ; pour vous prouver qu'il n'est

rien de ce que vous pensez, je vais le punir de ses propos indiscrets. (*à Benjamin.*) Ne m'approchez plus, petit imbécille, je vous le défends, soyez désormais plus circonspect, et songez à ne plus me tenir de pareils discours, quand de méchantes oreilles les entendent et que de mauvaises langues sont prêtes à les répéter.

BENJAMIN.

Mais, mam'selle Berthille...

BERTHILLE.

Laissez-moi... je vais rapporter à ma maîtresse toutes les inconséquences de votre conduite. (*à part en s'en allant.*) Pauvre garçon ! je lui perce le cœur; mais quand nous nous retrouverons sans témoins, je lui ferai concevoir les motifs qui me forcent d'en agir ainsi ! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LANDRIQUE, BENJAMIN.

BENJAMIN.

Je crois qu'elle m'a appelé imbécille, Monsieur ?

LANDRIQUE.

Eh ! sans doute ! Tu t'y prends mal pour lui faire ta cour.

BENJAMIN.

Je ne m'y suis jamais pris autrement, et pourtant je lui plaisais encore hier matin.

LANDRIQUE.

Mais tu vois bien... j'étais-là, moi, je la gênais...

BENJAMIN.

J'vous ai cru un de ses parens, et j'ai pensé que des amours honnêtes ne devaient pas se cacher.

LANDRIQUE.

Tu comptes donc épouser mademoiselle Berthille.

BENJAMIN.

O mon dieu, oui, Monsieur.

LANDRIQUE.

Mais en conscience, elle est bien vieille pour un jeune garçon comme toi.

Air : *Tout culbute par compagnie.*

Entre vous tout doit différer,
Car, sur la route de la vie,
Tu ne viens qu'à peine d'entrer,
Sa carrière est presque finie.

BENJAMIN.

Ces différences entre nous deux,
Monsieur, jamais ne l'effarouchent ;
Même, elle dit que c'est tant mieux,
Et que les extrêmes se touchent.

LANDRIQUE.

C'est agréable.

BENJAMIN.

D'ailleurs elle dit aussi qu'elle n'a que trente ans.

LANDRIQUE, *riant.*

Ah ! j'entends !... elle est majeure !

BENJAMIN.

Oui, Monsieur. C'est ce qui fait qu'elle peut se marier sans permission de père ni d'mère.

LANDRIQUE, *riant.*

Oh ! oui. Ah ça ! mais elle est donc bien amoureuse de toi ?

BENJAMIN.

Ah ! je le crois ; cette jolie petite lettre qu'elle m'a écrite encore hier, en est ben une preuve.

LANDRIQUE.

Une lettre !... Bah ! elle t'écrit des lettres ?...

BENJAMIN.

O mon dieu, oui, Monsieur, et v'là ce qui me chagrine !

Air : *Décacheter sous la porte.*

Elle a bien soin de m'écrire
Que pour moi son cœur soupire,
Je n'y réponds jamais,
Mais,
Une bonne fois je voudrais
Ecrire, au moins pour lui dire
Que je ne sais par écrire.

LANDRIQUE.

Mon ami, montre moi cette lettre, et s'il ne s'y trouve rien qui doive offenser ma délicatesse, ma pudeur .... je t'offre mes services.

BENJAMIN.

O mon dieu ! comme ils sont complaisans, ces messieurs de la ville ! quoi ! vraiment, Monsieur, vous seriez assez bon...

LANDRIQUE.

Voyons la lettre.

BENJAMIN.

La voilà, Monsieur.

LANDRIQUE, *à part.*

Je la tiens ! Ayons une idée du style épistolaire et amoureux de mademoiselle Berthille.

BENJAMIN.

Ah ! Monsieur... c'est un fier style !

LANDRIQUE, *lisant.*

« Mon cher petit Benjamin, vous avez trop dansé dimanche dernier. » Vous dansez donc ?

BENJAMIN.

Oui, Monsieur.

LANDRIQUE.

Mais ce n'est pas bien, mon ami, quand on est amoureux on ne danse pas.

BENJAMIN.

Vous croyez, Monsieur ?... je ne danserai plus.

LANDRIQUE, *continuant.*

« J'ai été si fort allarmée pour votre santé, que cela m'a fait perdre le sommeil. »

BENJAMIN.

Le sommeil !... Oh ! je ne danserai plus, Monsieur, je vous assure.

LANDRIQUE, *continuant.*

« Il faut vous ménager davantage. » Elle a raison, mon ami, il faut se ménager.

BENJAMIN.

Je me ménagerai, Monsieur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL.

LE COLONEL, *paroissant dans le fond et appelant bas.*

Landrique ! Landrique !

LANDRIQUE, *se retournant et appercevant son maître. Bas.*
Encore une minute ! Monsieur, et je suis à vous.

(*Le Colonel se retire.*)

SCENE VI.

LANDRIQUE, BENJAMIN.

LANDRIQUE.

Mon ami, j'acheverai ta lettre dans un autre moment. (*il la met dans sa poche.*) Pour l'instant je suis pressé. Retourne auprès de mademoiselle Berthille... Bientôt tu auras ta réponse.

BENJAMIN.

Mais, Monsieur, où vous retrouverai-je, pour avoir ma réponse ?

LANDRIQUE.

Ici, tantôt, dans l'après-midi, sur les quatre heures. A cette même place, entends-tu ?

BENJAMIN.

Soyez tranquille, Monsieur, je n'y manquerai pas.

LANDRIQUE.

Adieu, mon garçon.

BENJAMIN.

Adieu, Monsieur. (*il sort par le côté gauche, le Colonel rentre par la droite.*)

SCENE VII.

LE COLONEL, LANDRIQUE.

LE COLONEL.

Eh bien, que fesais-tu donc avec ce rustre ?

LANDRIQUE.

Peu de chose et beaucoup. Déjà un poste de pris ! la Duègne capitulera, je la tiens par son faible, par sa vertu. Berthille ne maudit les hommes que pour mieux cacher son jeu; elle est amoureuse, amoureuse folle ! et j'ai sur moi des pièces qui déposeront contre elle. Assurez-vous de votre côté si madame de St-Eloi ne suivrait pas la même tactique et si

elle ne reçoit pas froidement vos hommages pour se montrer plus sensible aux hommages d'un autre.

LE COLONEL.

Ma foi, non ! A moins qu'un certain petit président...

LANDRIQUE.

Un certain petit président ! prenez garde au petit président, Monsieur.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

(Des Hasards de la Guerre.)

On sait que par plus d'un bon tour
Ces messieurs sont connus en France,
Et la justice chez l'amour
Souvent fait pancher la balance.
Ils sont aveugles tous les deux,
Aussi dans maintes circonstances,
On les voit se traiter au mieux
Comme d'anciennes connaissances.

LE COLONEL.

C'est après moi, celui qui est le plus assidu à lui faire la cour, et toujours d'une manière indirecte, cachée...

LANDRIQUE.

C'est cela ! c'est cela même ! Le petit président, je gage, est auprès de madame de St.-Eloi, ce qu'est auprès de la Duègne, le rustaut que vous venez d'appercevoir.

LE COLONEL.

Si je le savais !... je le ferais sauter !... (*il fait signe de se battre en duel.*)

LANDRIQUE, *contrefaisant son maître.*

Faisons-le sauter, Monsieur, croyez-moi, faisons-le sauter !...

LE COLONEL.

Suivons d'abord notre premier plan. Que veux-tu faire de nos comédiens de Nevers ? ils partaient sans moi, tout-à-l'heure, j'ai vu la troupe défiler dans le bois avec armes et bagages, comme Scarron les peint dans son Roman Comique.

LANDRIQUE.

Vous les avez retenus, sans doute !

LE COLONEL.

Oui, mais nous ne pouvons pas les garder long-tems. On

donne aujourd'hui une fête au château de Sennecey; il faut qu'ils aillent y jouer ce soir, Robert, chef de Brigands.

LANDRIQUE.

Robert, chef de Brigands! joli petit divertissement pour des dames sujettes aux vapeurs !... je vais les rejoindre, me concerter avec eux et jouer bientôt un drame de ma composition !... ne m'avez-vous pas dit que madame de St.-Eloi venait par ici presque tous les matins ?

LE COLONEL.

Oui.

Air : *Vaud. de Catinat.*

On la voit errer quelquefois,
Dans ces promenades chéries,
L'ombre, la fraîcheur de ces bois,
Embellissent ses rêveries.

LANDRIQUE.

Nous ne devons pas différer
L'attaque long-tems suspendue,
Et si nous pouvons l'égarer,
Je vous réponds qu'elle est perdue.

LE COLONEL.

Landrique!

LANDRIQUE.

Monsieur!

LE COLONEL.

N'apperçois-tu pas...

LANDRIQUE.

Vraiment, oui!

LE COLONEL.

Une robe blanche!

LANDRIQUE.

Qui flotte au gré du vent?

LE COLONEL.

Ne dirait-on pas une nymphe de Diane?

LANDRIQUE.

Diane elle-même !... A nos postes, Monsieur, votre voiture est prête, nos comédiens sont là... attention! Si vous voulez réussir, exécutez ponctuellement tout ce que je vous prescrirai.

LE COLONEL.

Je m'abandonne à mon étoile.

LANDRIQUE.

Et à mes conseils !... Venez avec moi.

SCENE VIII.

Madame de St.-ELOI, BERTHILLE.

Mad. de St.-ELOI.

Laissez-moi, Berthille, je vous prie, vous m'avez interrompu au passage le plus intéressant de ce livre...

BERTHILLE.

Et quel est ce livre, Madame ?

Mad. de St.-ELOI.

Air : *Vaud. de la Laitière.*

Ah ! vraiment, au siècle où nous sommes,
Un tel livre fait trop d'honneur,
Il est tout en faveur des hommes.

BERTHILLE.

Mais c'est qu'un homme en est l'auteur.

Mad. de St.-ELOI.

Il dit que l'amour les enflamme,
Qu'il sont tous soumis et constans.

BERTHILLE.

Allons, je vois bien que madame
Aimera toujours les romans.

Mad. de St.-ELOI, *riant.*

Tu n'es pas bien disposée pour les hommes, toi, Berthille?

BERTHILLE.

Moi, Madame, je les vois tous de l'œil le plus dédaigneux... (*à part.*) Heureusement que Benjamin est parti.

Mad. de St.-ELOI.

Mais sais-tu bien que tu es encore plus sévère que moi. Par exemple, si je ne m'armais pas de toute ma raison, j'aurais peut-être encore la faiblesse de croire à l'amour du Colonel.

BERTHILLE.

Eh ! madame, que n'avons-nous la liste des femmes qu'il a trompées.

Mad. de St.-ELOI.

Aussi te dis-je que ma raison...

BERTHILLE.

Fortifiez-là, croyez-moi, et ne soyez plus assez crédule pour vous redonner des fers. Vous êtes veuve, songez-y bien.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Voyez l'oiseau malheureux,
S'agiter, battre de l'aile,
La liberté qu'il appelle
Est l'objet de tous ses vœux ;
Un hasard ouvrant sa cage,
Termine son esclavage,
L'oiseau se fraye un passage,
Cet exemple est fait pour nous.
Le mariage est la cage,
La liberté, le veuvage,
L'oiseau, ce doit être vous. (*bis.*)

Mad. de St.-ÉLOI.

Le Colonel est pourtant bien aimable ?

BERTHILLE.

Ah ! monsieur le Président ne le lui cède guères.

Mad. de St.-ÉLOI.

Le Président !... un fat ! plein de suffisance ! agissant en dessous... Tiens, j'aimerais encore cent fois mieux l'air vif et enjoué du Colonel que le ton... pédantesque !... hyppocrite même du Président.

BERTHILLE.

Eh bien, moi, je croirais le Président plus susceptible de soins, de prévenances, de ces petites attentions...

Mad. de St.-ÉLOI.

Oh ! sur cet article, le Colonel n'est pas en défaut ; depuis trois mois a-t-il songé à autre chose qu'à prévenir mes moindres desirs ? ce sont tous les jours de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs !... hier encore, un théâtre monté à l'improviste, des acteurs qui semblaient tomber des nues... une tragédie !... ah ! ah ! ah ! ah !... j'ai bien ri, Berthille ; les *Fureurs d'Oreste !* Quelle idée ! elle ne pouvait partir que d'une tête aussi folle que la sienne . . . et as-tu remarqué, pendant la représentation, la jalousie du Président, son impatience... son trépignement ? je l'ai cru un moment chargé du principal rôle de la pièce. Je gage qu'il serait délicieux dans les fureurs !

BERTHILLE.

Mais, Madame, nous ne voulons pas nous occuper d'eux, et nous en parlons sans cesse.

Mad. de St.-ÉLOI.

Eh bien !... retire-toi... laisse-moi achever ma lecture...

BERTHILLE.

Ne pourriez-vous pas lire aussi bien dans votre parc... sans venir si loin, vous exposer peut-être...

Mad. de St.-ÉLOI.

Mais tu me parais singulièrement intéressée à ce que je ne vienne jamais par ici.

BERTHILLE, *à part.*

Je le crois. Si Benjamin revenait...

Mad. de St.-ÉLOI.

Moi j'aime à me dérober quelquefois au bruit du château.. à me promener seule un livre à la main.

Air *de Doche.*

Oui, c'est le meilleur des amis,
Avec un homme que l'on aime,
Le tête-à-tête a bien son prix;
Mais il est d'un danger extrême.
Un livre a les mêmes appas,
Du cœur il devient l'interprète,
C'est le plus charmant tête-à-tête...
L'esprit y gagne et le cœur n'y perd pas.

BERTHILLE.

Mais...

Mad. de St.-ÉLOI.

Mais ! mais !... encore une fois laissez-moi, il me sera bien permis peut-être de rester seule.

BERTHILLE.

Mon dieu ! ne vous fâchez pas, Madame... je m'en vais.

Mad. de St.-ÉLOI.

A la bonne heure !

BERTHILLE, *revenant.*

Madame...

Mad. de St.-ÉLOI, *qui la croyait partie.*

Encore !

BERTHILLE.

Madame, à quelle heure rentrerez vous ?

Mad. de St.-ÉLOI, *avec humeur.*

Quand il me plaira. (*Berthille s'en retourne sans mot dire.*) Il faut que je prenne le parti de payer ainsi leurs questions indiscrètes.

SCENE IX.

Mad. de St.-ÉLOI, *seule.*

(*Elle reprend son livre et le quitte un instant après avec des signes de contrariété.*)

Cette femme voudrait prendre un empire sur moi !... (*elle veut lire encore et s'interrompt.*) Oui .. elle voudrait maîtriser mes actions, diriger ma conduite !... je n'ai plus besoin de tutelle !... (*elle lit et s'interrompt.*) Je soupçonnerais même la sincérité de ses conseils, elle a pris les intérêts du Président... avec une chaleur !... (*elle lit encore avec le ton boudeur.*) CHAPITRE III. « PIÈGE TENDU A UNE COQUETTE. (*elle s'interrompt.*) Il est vrai que le Colonel est bien aimable.

Air *de Doche.*

Son esprit fin et sa gaité piquante,
Bientôt peut-être auraient pu me charmer;
J'aurais aimé sa grâce complaisante,
Heureusement je ne veux plus aimer.

Dans l'art de plaire, amour a su l'instruire,
Et par son cœur il se fait estimer,
Lui seul peut-être aurait pu me séduire,
Heureusement je ne veux plus aimer.

(*Elle s'asseoit.*) Je ne me sens plus disposée à lire. (*Elle lit en conservant encore un peu le ton boudeur.*) « PIÈGE » TENDU A UNE COQUETTE. Elise était fille d'un riche négo» ciant de Lyon, pourvue de beaucoup d'attraits, d'une » éducation de couvent et d'une dot propre à tenter le fils » d'un intendant des Finances; elle devait s'attendre à » trouver un bon parti et elle le trouva. Un nommé mon» sieur de Sainville, riche d'une soixantaine d'années et » d'autant de mille livres de rente, eut occasion de voir la » demoiselle, en devint amoureux, parla mariage au père,

» épousa et mourut après trois mois d'union conjugale... » (*elle s'interrompt.*) C'est singulier !... quelle analogie entre ce début et les premières circonstances de mon mariage. (*elle reprend.*) « Voilà donc Elise libre à vingt ans ! la foule » des adorateurs s'empresse sur ses pas... (*s'interrompant.*) Cette histoire m'intéresse !... (*reprenant.*) » La foule des » adorateurs... (*En ce moment deux hommes de très-mauvaise mine, paraissent, et d'un air mystérieux, ils traversent en silence le théâtre, passant devant madame de St.-Éloi, qu'ils regardent avec attention, mais qu'ils ne saluent pas; madame de St-Éloi surprise, inquiète, éprouve quelque frayeur.*) Voilà des gens comme on n'a pas habitude d'en voir par ici . . . Oh ! quelques braconniers peut-être ! (*Elle veut se rassurer et reprend sa lecture.*) « La foule des adorateurs s'empresse... (*Les deux hommes reviennent et font des signes comme s'ils en apellaient d'autres. Madame de St.-Éloi saisie, se lève.*) Ils reviennent ! . . . la frayeur me gagne !... seule !... ici !... sans défense !... imprudente !... fuyons !

SCENE X.

Mad. de St.-ÉLOI, Les deux Hommes.

(*Comme madame de St.-Éloi veut fuir, un des deux hommes l'arrête dans le fond et lui dit* :)

On ne passe pas !

Mad. de St.-ÉLOI, *troublée.*

Ciel ! je suis perdue !... (*Deux autres hommes paraissent l'un deux dit à l'autre en montrant madame de St.-Eloi* :)

Allerte ! Capitaine !

Mad. de St.-ÉLOI.

Des brigands !... au secours !... Berthille !... Berthille !...

(*Les quatre hommes l'entourrent et font mine de s'emparer d'elle.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, *accourant avec deux de ses valets armés comme lui de pistolets.*

LE COLONEL.

Qu'ai-je entendu ?... quels cris !... Que vois-je ? madame de St-Éloi... Scélérats ! qu'osez-vous faire ? (*Il tire ses pistolets, ses valets en font autant, et, au même instant, les quatre hommes tombent roides la face contre terre. Le Colonel entraîne aussitôt madame de St.-Éloi en lui disant.*) Ah ! madame ! quel bonheur ! je me rendais chez vous lorsque vos cris ont percé jusqu'à moi ; mais venez, ne perdons pas de tems, ma voiture n'est qu'à deux pas, je vais vous ramener à votre château. (*il s'enfuit par le fond avec elle, les deux valets les suivent.*)

SCENE XII.

LANDRIQUE et ses Trois Compagnons, *tous déguisés, restent quelques instans couchés sans oser encore remuer. Un des hommes, celui qui est placé le plus près de l'avant-scène, lève le premier la tête, et dit à voix-basse.*

FINAL.

LE PREMIER.

Monsieur Landrique êtes-vous mort ?

LANDRIQUE.

Non, pas encor. *(bis.)*
(*A un autre.*)
Réveillez-vous donc, camarade.

LE TROISIÈME.

Quoi ! je puis donc ne plus dormir ;
Ma foi, je ne suis pas malade,
Mourir ainsi c'est un plaisir.

TOUS, *se levant à la fois.*

Mourir ainsi c'est un plaisir.

LANDRIQUE.

Oui, dans le temple de mémoire,
Ces exploits doivent nous placer,
En l'honneur de notre victoire,
Amis, il faut nous embrasser.

TOUS, *riant.*

La plaisante aventure,
De long-tems, je vous jure,
Moi, je ne l'oublirai,
Et toujours j'en rirai.

LANDRIQUE.

Un projet de cette importance,
Exige surtout du secret ;
Je compte sur votre prudence,
Et pour terminer la séance,
Je vous conduis au cabaret.

LE PREMIER.

Adopté.

LE SECOND.

Décrété.

TOUS.

A l'unanimité.

LANDRIQUE.

Messieurs, c'est moi qui tiens la banque.
Par moi chacun sera payé.
Amis, jamais rien ne nous manque,
Quand nous avons Bacchus, la gloire et l'amitié.

TOUS, *répètent.*

La plaisante aventure, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon du château de Madame de Saint-Eloi.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, LANDRIQUE.

LANDRIQUE.

Eh bien, monsieur, vos affaires doivent être en bon train? Que pensez-vous de Robert... chef de brigands? La jeune veuve est-elle remise de son trouble? avez-vous rétabli le calme dans ses sens? et attendez-vous enfin quelques heureux effets du pouvoir de la reconnaissance.

LE COLONEL.

Non, madame de St.-Éloi me regarde bien comme son libérateur; mais voilà tout! Il n'y a qu'un instant, j'ai voulu mettre ses sentimens à l'épreuve, j'ai parlé de départ, d'affaires qui m'appelaient promptement à Paris, le croirais-tu, elle ne s'est point opposée à ma résolution, ella n'a rien fait pour me retenir.

LANDRIQUE.

Diable! n'aurions-nous couru tant de dangers que pour voir nos desseins avortés? Il faudrait pourtant presser vivement les choses. Mon stratagême peut être découvert. Je m'apperçois déjà qu'on se parle à l'oreille, qu'on a des soupçons. Le Président rit sous cape, Berthille nous voit du plus mauvais œil; il n'y a que le Bailli du village, homme stupide et sot, qui semble ajouter foi à cette mésaventure, il parle de justice, de procès-verbaux, de poursuites; les paysans sont sous les armes, le Bailli à leur tête veut les mener à la découverte, tout cela, Monsieur, nous conduirait à quelque fâcheux éclat.

LE COLONEL.

Ma foi, veux-tu que je te l'avoue, je commence à désespérer.

LANDRIQUE.

Désespérer ! et Landrique, le fidèle Landrique serait témoin de votre honte et de votre défaite; non, Monsieur, tant qu'une goutte de sang coulera dans ces veines, tant qu'une éteincelle de génie animera cette tête, je ne reculerai point, lorsqu'il s'agira de vous servir, du courage, de la témérité, et attaquons si brusquement l'ennemi, que nous ne lui laissions pas le tems de se reconnaître. Le Président est un adversaire trop peu redoutable, je tiens le secret de l'amoureuse Berthille; il n'y a donc que la jeune veuve qui... Mais, chut, la voici !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, Mad. de St.-ÉLOI, LE BAILLI et son Greffier, LE PRÉSIDENT, BERTHILLE.

Mad. de St-ÉLOI.

Ah ! vous voilà, monsieur le Colonel, la surprise est aimable; j'avais imaginé que vous étiez parti sans me faire vos adieux.

LE COLONEL.

Je ne me serais point éloigné sans avoir reçu vos ordres.

Mad. de St-ÉLOI.

Mes ordres ! . . . dites plutôt mes regrets. . . Monsieur le Bailli, voilà mon libérateur.

LE BAILLI.

Vous avez très-bien fait, Monsieur, de ne pas partir. Votre présence est essentiellement et indispensablement nécessaire au procès-verbal que ma charge, mon devoir me prescrivent de dresser. (*il se met à une table et écrit.*)

LE PRÉSIDENT.

Que vous êtes heureux, Monsieur; j'ai désiré mille fois me signaler comme vous, et je n'ai jamais pu en rencontrer l'occasion.

Air : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Monsieur, vous pouvez au plus vîte
Prouver que vous êtes vaillant,
Nous allons dans notre poursuite
Trouver encor plus d'un brigand.

LE PRÉSIDENT.

Il ne reste plus rien à faire,
Et le courage est un défaut,
Quand il n'est pas très-nécessaire.

LE COLONEL.

C'est bien assez quand il en faut.

LE BAILLI.

Il faut purger le pays de cette bande infernale.

LE COLONEL.

Mais, monsieur le Bailli, ils s'échapperont pendant que vous verbalisez.

LE BAILLI.

Rien ne m'échappe, Monsieur, rien ne m'échappe. Nous découvrirons leur repaire ; mais il faut de l'ordre, de l'exactitude dans les formes judiciaires, et mon procès-verbal doit passer avant tout. . . . Vous disiez donc, Madame, qu'ils étaient...

LE PRÉSIDENT.

Quarante !... pour le moins.

Mad. de St.-ÉLOI.

Quatre, Monsieur. La frayeur n'en a point grossi le nombre à mes yeux.

LE BAILLI.

Décidez... étaient-ils quatre ou quarante ?

LANDRIQUE.

Mon maître en a laissés quatre pour morts sur le champ de bataille. (*à part.*) Je le sais bien, et j'en étais un.

LE BAILLI.

Prenons un terme moyen et mettons qu'ils étaient au nombre de vingt. Ils vous ont attaquée...

Mad. de St.-ÉLOI.

Dans le bois qui avoisine mon château.

BERTHILLE.

Monsieur Landrique doit le savoir.

Air : *Du petit Matelot.*

Ce matin, la chose est très-sûre,
Il se promenait dans le bois.

LANDRIQUE

Dame Berthille, je vous jure,
S'y promène aussi quelquefois.

BERTHILLE.

C'est là qu'il cabale et qu'il brigue.

LANDRIQUE.

Et c'est là qu'on lui fait la cour.

BERTHILLE.

C'est pour lui la forêt d'intrigue.

LANDRIQUE.

C'est pour elle un bosquet d'amour.

BERTHILLE.

Oui, j'y venais à la recherche de ma maîtresse. (*à part.*) Le méchant?

LANDRIQUE, *à part.*

L'hypocrite !

BERTHILLE, *à part.*

Je gagerais que cetre aventure de brigands n'est qu'une fourberie de son invention.

LANDRIQUE, *à part.*

Si elle se doute de quelque chose et qu'elle parle, (*montrant le billet.*) je la ferai tomber dans ses propres filets.

LE PRÉSIDENT, *à part et après les avoir examinés tous deux.*

Voilà un valet et une suivante qui ne paraissent pas d'intelligence. Je tirerai parti de leur désunion.

Mad. de St.-ÉLOI.

Monsieur le Bailli, épargnez-moi, je vous prie...

LE BAILLI.

Oui, Madame.

Air : *En quatre mots.*

Voilà qu'enfin le tout est terminé,
Le châtiment du condamné
Sera déterminé.
Le recueil des faits notoires,
Des dires contradictoires,
Est accompagné,
Des noms de ceux qui tous ont témoigné,
Le tout est très-soigné,
Et rien n'est épargné,
Et même ici j'ai consigné,
Que vous avez signé.

En voulez-vous la lecture?

LE COLONEL, Mad. de St.-ÉLOI.

Oh ! grâce ! grâce !

LE BAILLI.

Ayez donc la bonté d'apposer vos signatures et paraphes, ainsi que le cas le requiert. (*Madame de St.-Eloi et le Colonel signent.*)

Air : *Daignez m'épargner.*

Greffier, sortez et suivez-moi,
Nous allons rechercher la trace
De ces hommes sans foi, sans loi,
Dont nous devons craindre l'audace ;
Je suis sûr qu'ils forment un corps
Qui peut devenir très-funeste,
Ils cèderont à nos efforts.

LANDRIQUE.

Quatre d'entr'eux sont déjà morts.

Mad. de St.-ÉLOY.

Daignez épargner le reste.

LE BAILLI.

Non, Madame, point de pitié !... Greffier, suivez-moi.

SCENE III.

Mad. de St.-ÉLOI, LE COLONEL, LANDRIQUE, BERTHILLE, LE PRÉSIDENT.

Mad. de St.-ÉLOI.

Permettez aussi, Messieurs, que je vous quitte pour quelques instans, cet évènement a laissé dans mon âme des impressions... J'ai besoin d'un peu de tranquillité. (*à Berthille.*) Berthille, tâche de te trouver seule avec le Colonel et de le prévenir qu'avant qu'il ne parte, je désire avoir un entretien particulier avec lui. (*elle rentre dans son appartement.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mad. de St.-ÉLOI.

BERTHILLE, *à part.*

Un entretien... particulier !... Vous verrez qu'il finira par lui tourner la tête.

LE PRÉSIDENT, *bas à Berthille et vite.*

Que t'a dit ta maîtresse ?

BERTHILLE, *de même.*

Vous le saurez.

LANDRIQUE, *bas au Colonel.*

On veut conspirer contre nous, feignons de sortir et observons-les pour déjouer leurs trames.

LE COLONEL.

(*Bas.*) Il suffit. (*haut.*) Landrique, veille à mon équipage, je partirai dans une heure, tu viendras m'avertir dans le parc lorsque tout sera prêt.

LANDRIQUE.

Oui, Monsieur.

(*Landrique et le Colonel feignent de sortir par le fond; lorsqu'ils sont près de la porte, Landrique revient légèrement sur ses pas et se cache derrière un grand écran. Le Colonel se cache de son côté dans un petit cabinet opposé à l'appartement de madame de St.-Éloi. Le Président et Berthille sont sur le devant de la scène, attendant en silence que les autres soient loin. Quand ils les croyent partis, tous deux se rapprochent.*)

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, nous voilà seuls, hâte-toi de m'instruire de tout ce qui peut s'opposer à mon amour.

BERTHILLE.

Ma maîtresse croit sincèrement au courageux dévouement du Colonel, et tout à l'heure elle m'a donné l'ordre de le prévenir qu'elle voulait avoir avec lui un entretien particulier.

LANDRIQUE, *à part.*

Bon!

LE PRÉSIDENT.

C'est ce qu'il faudra bien empêcher.

BERTHILLE.

Comment ferai-je pourtant pour obéir à Madame, et ne pas avertir votre rival du desir qu'elle a de lui parler en tête à tête.

LE PRÉSIDENT.

Il part dans une heure, feins de n'avoir pu le rejoindre d'ici là, et moi je viendrai à l'appui de tes excuses, on te pardonnera.

LANDRIQUE, *à part.*

Nous ne sommes pas encore partis.

LE PRÉSIDENT, *à Berthille.*

S'il reste, d'ailleurs, j'aurai bientôt acquis toutes les preuves nécessaires pour le confondre.

BERTHILLE.

Les preuves, dites-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Air : *Cet arbre apporté.*

Oui, te dis-je, j'en ai la preuve,
Et cette attaque dans le bois
Est pour charmer la jeune veuve
Un moyen dont il a fait choix..

BERTHILLE.

Vraiment le moyen est honnête,
Un rapt, ah! cela fait horreur !

LE PRÉSIDENT.

Il voulait égarer sa tête,
Ne pouvant pas gagner son cœur.

BERTHILLE.

Oh ! s'il était vrai ! quelle humiliation pour le Colonel, lorsqu'au moment de se voir heureux, vous découvrirez aux yeux de ma maîtresse tous les ressorts de cette abominable intrigue.

LANDRIQUE, *à part.*

Nous vous préviendrons.

BERTHILLE.

Je suis sûr que c'est son grand coquin de valet qui lui aura donné l'idée de ce tour infernal ?

LANDRIQUE, *à part.*

C'est vrai !

LE PRÉSIDENT.

Il m'a l'air d'un maître fripon.

LANDRIQUE, *à part.*

Grand merci !

BERTHILLE.

Oh ! que je voudrais le voir serré entre quatre épaisses murailles...

LANDRIQUE, *à part.*

L'aimable petite femme !

LE PRÉSIDENT.

Il sera toujours fort heureux s'il en est quitte pour quelques centaines de coups de bâtons.

LANDRIQUE, *à part au Colonel.*

Vous entendez, Monsieur, voilà mes profits !

BERTHILLE.

Oh ! si j'étais chargée de les lui donner, que je m'en acquitterais de bien bon cœur !

LANDRIQUE, *allant de sa place au cabinet où est le Colonel.*

(*Bas et marchant sur la pointe des pieds.*)

Je connais tes complots, je saurai les punir.

(*Il dit ce vers avec le ton d'un tyran de théâtre.*)

(*Pendant que du côté du cabinet Landrique s'explique bas avec son maître, le Président et Berthille continuent encore leur dialogue sur le devant de la scène.*)

BERTHILLE, *au Président.*

Sur-tout qu'on m'avertisse ; que je sois témoin de ce petit divertissement !

LANDRIQUE, *à part.*

Démon échappé du Styx !

LE PRESIDENT, *à Berthille.*

Viens, je vais voir si mes émissaires sont revenus et s'ils m'ont rapporté tous les éclaircissemens que je leur ai demandés.

(*Le Président et Berthille gagnent pour sortir le fond du théâtre; pendant ce tems, Landrique et le Colonel s'avancent sur le devant de la scène, et paraissent comme s'ils venaient d'entrer par le côté droit.*)

LANDRIQUE, *tout-à-coup et comme un homme essoufflé.*

(*A part.*) Changeons de batteries. (*haut.*) Ah ! Monsieur ! ah ! mon cher maître ! j'ai des nouvelles de la plus grande importance à vous communiquer. (*bas et à part.*) Ils s'arrêtent, nous écoutent... c'est ce que je voulais.

LE PRÉSIDENT, *prêt à sortir avec Berthille se retournant tout-à-coup. A Berthille.*

Le voilà revenu ! que va-t-il lui dire ?...

BERTHILLE.

Ne perdons pas un mot.

LE PRÉSIDENT.

Cachons-nous. (*Berthille reprend la place de Landrique, derrière l'écran, et le Président, celle du Colonel.*)

LANDRIQUE, *à part.*

J'en étais sûr. Bon !... (*il crie.*) Ah ! quelle trahison ! mon cher maître ! quelle trame perfide et noire !

LE COLONEL.

Eh bien ! quoi donc ? tu m'effraies.

LANDRIQUE.

L'accident funeste arrivé à madame de St.-Eloi, est l'effet d'un horrible complot formé par le Président. (*tout de suite bas au Colonel.*) De l'étonnement, beaucoup d'étonnement !

LE COLONEL.

Grand dieu ! se peut-il ! ô ciel !

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Oh ! l'effronté menteur !

LANDRIQUE.

Air : *Du maître d'Ecole.*

Oui, vous dis-je, j'en ai la preuve,
Et dans le bois cet accident,
Pour charmer notre jeune veuve,
Est un moyen du Président.

LE COLONEL.

Le moyen est vraiment honnête,
Un rapt ! ah ! cela fait horreur !

LANDRIQUE.

Il voulait égarer sa tête,
Ne pouvant pas gagner son cœur.

Quatre hommes, armés, déguisés, masqués, ces mêmes spadassins que vous avez si heureusement assaillis, étaient les vils instrumens de son crime.

LE PRÉSIDENT, *furieux, à part.*

Imposteur.

LANDRIQUE.

Rien de plus vrai.

LE COLONEL.

Est-il possible ? il faut en avertir madame de St.-Eloi.

LANDRIQUE.

Un moment ! ce n'est pas tout ; Berthille, cette vieille Duègne, l'hypocrisie même personifiée, trempait les mains dans cette atroce conjuration.

BERTHILLE.

Qu'entends-je ?

LANDRIQUE.

Un des complices qui est arrêté a tout révélé.

BERTHILLE, *au Président.*

Monsieur, voilà qui me compromet !

LE COLONEL.

Qui l'aurait cru ! grand dieu ! cette femme qui semblait si attaché à sa maîtresse.

BERTHILLE, *à part.*

Ça n'est pas vrai.

LANDRIQUE.

Ah ! que je voudrais la voir serrée entre quatre épaisses murailles...

Air : *Ça ne se peut pas.*

En elle cette vieille prude,
Sait réunir tous les défauts,
Mentir est sa douce habitude,
Elle a l'œil, le cœur, l'esprit faux,
Elle n'a rien de véritable
Que son insigne fausseté,
Et ce portrait, quoiqu'agréable,
N'est point flatté. *(bis.)*

LE COLONEL.

Je le vois.

BERTHILLE, *au Président.*

Mais, Monsieur, ses calomnies vont me perdre.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous donc, taisez-vous.

LANDRIQUE, *bas au Colonel.*

Berthille a peur. Bon ! bon !

BERTHILLE, *au President.*

Mais je ne puis me taire, Monsieur, quand on m'accuse aussi injustement.

LE COLONEL, *se retournant.*

Qu'entends-je ? nous ne sommes point seuls ici !... Ah ! c'est vous, modèle de fidélité !

BERTHILLE, *voulant se défendre.*

Monsieur le Colonel...

LANDRIQUE.

Duègne incorruptible !

LE COLONEL.

Cœur désintéressé !

LANDRIQUE.

Perle des suivantes !

LE COLONEL.

Confidente discrète !

LANDRIQUE.

Vertu fière et rebelle !

BERTHILLE.

Monsieur, écoutez-moi, je vous en supplie !

LE COLONEL.

Non, non, tout est découvert, et bientôt votre maîtresse connaîtra au juste le dégré de confiance qu'elle doit vous accorder.

BERTHILLE, *criant.*

Je puis vous assurer que je ne suis pour rien dans le complot de monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT, *se montrant tout-à-coup.*

Qu'est-ce à dire ? dans le complot ! j'ose bien espérer que Monsieur n'ajoutera point foi aux faux rapports d'un valet intriguant.

LANDRIQUE.

Intriguant ! faux rapports ! ces injures ne sauraient m'atteindre.

BERTHILLE, *suppliante.*

Monsieur le Colonel !... Landrique, mon cher Landrique !...

LANDRIQUE, *affectant un air de fierté.*

Non, non, l'histoire des brigands, l'attaque dans le bois, tout cela est une fourberie de mon invention. Oh ! nous avons des preuves que c'était un enlèvement à force ouverte.

LE PRÉSIDENT, *furieux.*

Des preuves ! traître, je vais en rapporter de tes mensonges insignes ! (*il sort en colère.*)

SCENE V.

LE COLONEL, LANDRIQUE, BERTHILLE.

BERTHILLE, *courant après le Président.*

Eh bien, vous me laissez, vous m'abandonnez ! sans me justifier .. (*Revenant vers le Colonel.*) Je vous jure, je vous proteste...

LANDRIQUE.

Inutiles sermens !

LE COLONEL.

Vains détours !

LANDRIQUE, *lui montrant la lettre de Benjamin.*

Nierez-vous ce témoignage ?...

BERTHILLE, *confondue.*

Que vois-je ? ma lettre à Benjamin !... ô ciel ! je suis perdue !

LANDRIQUE, *profitant de sa frayeur.*

Oui, vous l'êtes, et d'un mot, si vous n'abandonnez les intérêts du Président.

LE COLONEL.

Votre destinée est en nos mains.

LANDRIQUE, *tenant la lettre comme un trophée.*

Décidez... entier dévouement à mon maître ou plus de Benjamin !

BERTHILLE, *à part.*

Donnons-lui le change. (*D'un air mielleux.*) Monsieur Landrique...

LANDRIQUE, *sur le même ton.*

Mademoiselle Berthille... (*Landrique tient sa lettre suspendue en l'air, Berthille fait, pour la prendre, plusieurs lazzis que Landrique esquive adroitement.*)

BERTHILLE, *comme ayant l'air de changer de résolution.*

Eh bien, c'en est fait.

Air : *Du Sorcier.*

Je veux abjurer tout scrupule,
De mon mieux je vous servirai ;
De ce Président ridicule,
Comme vous je me moquerai.

(*avec mystère.*)
Je m'en vais vous faire connaître
Quelque chose de votre goût...

LANDRIQUE.

Je sais tout !

BERTHILLE.

Comment, tout ?

LANDRIQUE.

Eh oui, tout !
Madame veut avec mon maître
Un entretien particulier...

BERTHILLE, *déconcertée.*

Il est sorcier ! (*bis.*)

Elle ne l'avait dit qu'à moi. Que faut-il donc faire pour vous convaincre de la sincérité de mon zèle.

LANDRIQUE.

Porter le dernier coup à notre rival. Suivez-moi, nous concerterons ensemble le reste de mon plan.

BERTHILLE, *à part.*

Je suis femme et dissimulée, tu ne tiens pas encore ce que tu desires... (*haut et avec amitié.*) Allons, monsieur Landrique, venez donc...

LANDRIQUE, *gaîment.*

Venez, mademoiselle Berthille...

(*En s'en allant tous deux bras dessus, bras dessous.*)

BERTHILLE.

Vous êtes un bien honnête garçon.

LANDRIQUE.

Vous êtes une femme charmante !

SCENE VI.

LE COLONEL, *riant.*

Ils sont aussi rusés l'un que l'autre ! . . . Et moi qui me laisse ainsi conduire !... Ma foi, le torrent m'entraîne ; cette intrigue, d'ailleurs, est menée par mon valet, le maraud est si prompt, qu'à peine ai-je le tems de respirer... Ah ! si mon imprudence est condamnable, l'excès de mon amour en est la seule cause...

Air : *Des Solitaires de Normandie.*

D'une innocente ruse,
Je me sers aujourd'hui ;
L'amour est mon excuse,
Je suis guidé par lui ;
Égaré dans sa route,
Il fait plus d'un bon tour,
Et puisqu'il n'y voit goute,
Il peut prendre un détour.

Du chemin qui nous mène
Au temple du bonheur,
La route est incertaine,
Et cause mainte erreur;
Il est rare qu'on suive
Tout droit en ce séjour,
Heureux quand on arrive
En prenant un détour.

J'entends du bruit de ce coté ! . . . On vient ! c'est sans doute elle !. . (*Riant.*) Continuons nos folies. (*Il se jette dans un fauteuil et prend l'air et l'accent du plus violent désespoir.*)

SCENE VII.

LE COLONEL, Madame de S.-ELOI, *une lettre à la main.*

(*Madame de St-Eloi ouvre la porte de son appartement, voyant le Colonel seul, et livré à sa douleur, elle s'arrête tout-à-coup et écoute.*)

LE COLONEL, *d'un ton dramatique.*

Quelle fatale destinée m'a donc conduit en ces lieux ! qu'y venais-je chercher ?... le désespoir et la mort !... (*bas et en riant à part.*) Elle est là. (*Reprenant tout de suite l'accent pathétique*) Ah ! c'est trop souffrir de la froide indifférence d'une femme que j'adore.

Mad de St. ÉLOI, *étonnée.*

Est-ce bien lui qui parle ?

LE COLONEL, *tragiquement.*

Si elle était là, je lui dirais :

Air : *Que m'importe ma liberté.*

Ah ! d'où vous vient cette froideur,
Et quel calcul est donc le vôtre,
Jamais on ne fait son bonheur
Qu'en faisant le bonheur d'un autre.
Il faut, tout vous en fait la loi,
Abjurer votre froid système,
Quand vos yeux disent : aimez-moi,
Votre bouche doit dire j'aime.

(*Il retombe dans son fauteuil. A part.*) Elle doit être bien attendrie !

Mad. de St.-ÉLOI, *se montrant et riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, *se levant et avec un air confus.*

Qu'entends-je ?... que vois-je ?... c'est vous, Madame !

Mad. de St.-ÉLOI, *n'en pouvant plus de rire.*

Oui, monsieur le.... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE COLONEL.

Pourquoi ce rire, ces éclats ? Madame !...

Mad. de St.-ÉLOI, *riant encore plus fort.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (*Elle contrefait le Colonel et répète ses propres mots.*) Quelle fatale destinée m'a donc conduit en ces lieux !... qu'y venais je chercher ?... le désespoir et la mort ? ... (*gaîment.*) Eh non, Colonel, je ne veux pas que vous mourriez ; songez-y bien... les dames n'auraient plus de défenseurs ! (*Elle déclame.*)

D'un chevalier Français la noble courtoisie,
Veut que pour le beau sexe il conserve sa vie.

(*Elle rit.*) ah ! ah ! ah ! ah !

LE COLONEL.

Mais, Madame, encore une fois, cette folle gaîté... cet air d'ironie...

Mad. de St.-ELOI.

Ironie ? non... gaîté ? oui...

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Chacun garde son caractère,
Sur ce point toute liberté ;
Si la tristesse peut vous plaire,
Moi, je préfère la gaîté.

Je ne veux point vous contredire ;
Pleurez librement vos malheurs,
Mais ce n'est qu'à force de rire,
Que j'aime à répandre des pleurs.

LE COLONEL.

Preuve de sensibilité !

Mad. de St.-ÉLOI.

Non ; mais c'est que votre désespoir était sublime ! il m'a fait oublier mon accident, j'ai repris ma bonne humeur et je m'y livre !...

LE COLONEL.

Ce ton de plaisanterie m'offense, madame... et je dois sur-le-champ.... (*il va pour sortir.*)

Mad. de St.-ÉLOI, *l'arrêtant.*

Colonel, demeurez... j'ai besoin de vous.

LE COLONEL, *revenant, à part.*

Oh ! l'étrange femme !...

Mad. de St.-ÉLOI.

Et si ce ton de plaisanterie insulte à la gravité de votre caractère, je vais reprendre le ton sérieux, nous gémirons même ensemble, si vous le voulez, le duo sera gai.

LE COLONEL.

(*A part.*) Mon désespoir m'a bien réussi ! (*haut.*) Madame, de grace, cessez d'abuser...

Mad. de St.-ÉLOI.

Colonel, un mot, un mot, s'il vous plaît?... Vous allez à Paris ?

LE COLONEL.

Oui... oui, madame... je... je vais à Paris.

Mad. de St.-ÉLOI.

Quand partez-vous ?

LE COLONEL.

(*A part.*) La cruelle ! (*haut et piqué.*) A l'instant, madame, à l'instant.

Mad. de St.-ÉLOI.

Oh !... si je m'y opposais... on pourrait bien, je crois, reculer ce voyage ?...

LE COLONEL, *avec feu.*

Ah ! madame, vos volontés sont pour moi des lois... et si vous l'exigez..

Mad. de St.-Éloi.

Non, non... je ne l'exige pas... vous partirez...

Le colonel, *à part, piqué et furieux.*

Conçoit-on rien à ce caprice ?

Mad. de St.-Éloi.

Mais, je veux vous charger d'une commission importante pour Paris.

Le colonel.

Pour Paris ?

Mad. de St.-Éloi.

D'une lettre... (*elle la lui montre.*) que voilà !... pour une personne que vous connaissez beaucoup, j'en suis sûre.

Le colonel.

Allons... c'est toujours quelque chose !... une commission !...

Mad. de St.-Éloi.

Vous me promettez bien de la faire, n'est-ce pas... mon ami ? (*le Colonel est surpris du ton amical avec lequel mad. de St.-Eloi lui fait cette demande.*) Cette lettre intéres era beaucoup, j'en suis sûre aussi, la personne en question. C'est un jeune militaire... aimable... galant... comme vous ! brave, généreux... comme vous ! et malheureux ! bien malheureux ! (*elle fait un soupir.*) comme vous !

Le colonel.

Parbleu ! c'est me faire jouer un assez singulier rôle !

Mad. de St.-Éloi, *avec un air d'intérêt, lui remettant la lettre.*

Tenez... prenez...

Le colonel.

Madame, nommez-moi du moins la personne...

Mad. de St.-Éloi.

Vous la connaissez, vous dis-je.

Le colonel.

Mais, cette lettre...

Mad. de St.-Éloi.

N'est pas cachetée... Ah !... ouvrez, ouvrez-là.

Le colonel.

Jamais je ne me permettrai...

Mad. de St.-ÉLOI.

Ouvrez-là ! le secret qu'elle contient peut être aussi le vôtre, j'ai une entière confiance en votre discrétion.

LE COLONEL.

Vous l'exigez ?

Mad. de St.-ÉLOI.

Je vous en supplie.

LE COLONEL.

Lisons donc, puisque vous le permettez, connaissons l'heureux rival pour lequel vous insultez si cruellement à mon amour.

Mad. de St.-ÉLOI.

Oh ! lisez, c'est un adversaire... (*souriant.*) qui ne vous craint pas...

LE COLONEL, *vivement.*

Il aura ma vie ou j'aurai la sienne ! (*il lit avec colère.*)

« La gaiété de mon caractère m'a fait passer pour une co-
» quette à vos yeux... (*il s'arrête surpris.*)

Mad. de St.-ÉLOI, *souriant.*

Ce début est assez naïf, n'est-ce pas ? Continuez.

LE COLONEL, *lisant.*

« Je n'en ai pas moins su apprécier les qualités généreuses
» qui vous distingnent. Ce n'est pas la reconnaissance qui
» veut acquitter sa dette, c'est l'amour qui me détermine...
» cher Senneval ! à fixer sur vous le choix que je devais faire
» d'un époux !...

» ÉLISE de St.-ÉLOI. »

Ah ! Madame !... pardon ! mille fois pardon !... je suis humilié !... confus !...

Air : *d'Hippolyte.*

Ah ! combien mon cœur doit bénir
L'instant où je forme une chaîne,
On voit donc l'excès du plaisir,
Toucher à l'excès de la peine.

Mad. de St.-ÉLOI.

Eh bien, voulez-vous que toujours
L'existence vous soit ravie.

LE COLONEL.

Je n'ai plus de droits sur mes jours,
C'est à vous qu'appartient ma vie.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BERTHILLE, *accourant.*

BERTHILLE.

Ah ! Madame !... c'est à présent que la vérité va triompher.

LE COLONEL, *à part.*

Qu'entends-je ? et qu'est devenu Landrique ?

Mad. de St-ÉLOI.

Qu'avez-vous donc, Berthille ?

BERTHILLE.

L'avenue est remplie de monde.

Mad. de St-ÉLOI.

Eh bien ?

BERTHILLE.

J'ai vu de loin...

Mad. de St.-ÉLOI.

Quoi ?

BERTHILLE.

Le Bailli et les paysans armés qui ramènent un de ces prétendus brigands qui vous ont attaquée ce matin...

LE COLONEL.

O ciel ! nous sommes perdus !

BERTHILLE, *avec ironie.*

Et dont Monsieur vous a si heureusement délivrée !...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LANDRIQUE.

LANDRIQUE, *paraissant d'un air triomphant.*

Réjouissez vous, Monsieur... c'est maintenant que la vérité va éclater dans tout son jour.

BERTHILLE.

Oui, dans tout son jour.

LE COLONEL, *à Landrique.*

Eh ! non, tout est perdu... un de tes acteurs est, dit-on, arrêté.

LANDRIQUE.

Détrompez-vous... La Duègne, fausse et perfide, va tomber accablée du poids de sa propre honte.

Mad. de St.-ÉLOI, *au Colonel.*

Mon ami, expliquez-moi, je vous prie... (*on entend un grand bruit dans le fond.*) Pourquoi ce bruit? . . . ce tumulte? . . .

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE PRÉSIDENT, LE BAILLI, plusieurs Villageois armés, BENJAMIN *au milieu d'eux.*

LE PRÉSIDENT, *encore à la porte.*

Entrez, entrez tous, mes amis. Monsieur le Bailli, interrogez le coupable, et que ses réponses servent enfin à confondre l'imposture!

BENJAMIN, *en entrant, criant et se lamentant.*

Mam'selle Berthille! mam'selle Berthille!...

BERTHILLE.

Qu'entends-je? que vois-je? ô ciel! quelle méprise! Benjamin! où me cacher?

BENJAMIN, *criant.*

Mam'selle Berthille! venez à mon secours!... (*allant se jeter aux pieds de Madame de St.-Eloi.*) Ah! Madame!... ayez pitié de moi!... voyez en quel état on m'a mis!... l'on me prend pour un voleur!... je suis un innocent, je vous le jure, je me nomme Claude Benjamin, fils de mon père et de ma mère, fermiers au village de Champignolles, à quatre lieues d'ici. (*appercevant Landrique.*) Ah! Monsieur! vous qui êtes un si honnête homme!... parlez en ma faveur... et vous aussi, mam'selle Berthille?

Mad. St.-ÉLOI.

Par quelle erreur a-t-on pu... qu'on s'empresse de rendre cet enfant à sa famille.

LE PRÉSIDENT.

Mais, Bailli, votre prévoyance a donc été en défaut?

LE BAILLI.

Que voulez-vous? il était seul dans le bois... personne ne

le connaissait, cela nous a paru suspect et nous l'avons emmené.

LANDRIQUE.

Ce jeune homme dit vrai. Je le connais, et mademoiselle Berthille, qui détourne la vue, le connaît encore mieux que moi; car, malgré son apparente indifférence pour notre sexe, elle aime, et l'objet de son amour... le voilà... il n'était dans le bois que pour certain rendez-vous qu'elle lui avait promis, et pour recevoir sûrement une de ses tendres épîtres... (*il lui montre sa lettre.*) dont j'ai sur moi l'échantillon! lisez... Avis aux Duègnes vielles et amoureuses.

BERTHILLE.

Le monstre!... J'enrage!...

Mad. de St.-ÉLOI.

Comment, Berthille, à votre âge!..

LE COLONEL.

N'avez-vous pas de honte? un enfant!...

LANDRIQUE.

Ce pauvre petit Benjamin, consolez-le donc un peu.

BERTHILLE.

Traîtres! tu triomphes; mais ma vengeance te poursuivra partout. (*elle sort avec rage.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté BERTHILLE.

LE BAILLI.

Je vois bien qu'il faudra dresser un autre procès-verbal.

Mad. de St.-ÉLOI.

Un contrat de mariage! monsieur le Bailli, cela sera plus gai, et plus profitable pour vous.

LE PRÉSIDENT.

Quoi, Madame se marie!

Mad. de St.-ÉLOI, *montrant le Colonel.*

Et voilà mon époux!

LE PRÉSIDENT.

Air: *Oui, son erreur m'est démontrée*

A ma place qu'on vous admette,
On ne saurait le concevoir,

Des lois, moi je suis l'interprète,
De votre choix j'avais l'espoir.

Mad. de St.-ÉLOI.

Ce choix n'a peut pas vous surprendre,
Dans les lois on peut exceller ;
Mais celui qui sait les défendre,
Vaut celui qui les fait parler.

LE BAILLI.

C'est juste.

Mad. de St.-ÉLOI.

Le monde est si méchant, qu'une veuve jeune...

LE COLONEL.

Et jolie !

Mad. de St.-ELOI.

Ne saurait garder son indépendance sans compromettre sa réputation.

LANDRIQUE.

Quoi, Monsieur, le mariage était déjà résolu.

LE COLONEL.

Oui, Landrique, je ne veux plus faire de folies, j'en ai fait une qui a failli me coûter des remords .. (*à madame de St.-Eloi.*, Vous saurez tout, mon amie, je ne vous cacherai rien.

Mad de St.-ÉLOI.

Je m'en doute ; mais je vous pardonne.

LE COLONEL.

Landrique, je consens à te garder, à condition que tu renonceras à l'intrigue.

LANDRIQUE.

Il le faut bien, Monsieur, il n'y a plus d'intrigue, vous êtes marié.

VAUDEVILLE.

Air : *du vaud de Folie et Raison.*

Mad. de St.-ÉLOI.

On se trompe, on s'abuse,
La vie est un roman,
Tâchons qu'il nous amuse
Jusques au dénouement.

LE COLONEL.

De l'amour je chéris le code,
Aussi, sans me faire prier,

Pour un si charmant épisode
Je donnerai l'ouvrage entier.

TOUS.

On se trompe, on s'abuse, etc.

LANDRIQUE.

En intrigue de mille espèces
Ce siècle est fertile... On en met
Partout... excepté dans les pièces,
C'est pourtant là qu'il en faudrait.

TOUS.

On se trompe, on s'abuse, etc.

BENJAMIN.

Pour un jeune homme de mon âge,
Il est bien du assurément,
De voir hélas! son mariage,
Manquer si près du dénouement.

TOUS

On se trompe on s'abuse, etc.

Mad. de St-Elmot, *au public.*

Vous êtes un juge équitable,
Le succès qu'un auteur attend,
Grâce à vous, est toujours durable,
Sans vous n'est jamais qu'un roman.
L'auteur a fait sa pièce,
Rien n'est fini pourtant,
A vos bontés il laisse
Le soin du dénouement.

TOUS

L'auteur a fait sa pièce, etc.

FIN.

PQ
2427
S8D8

Sewrin, Charles Augustin
La duègne et le valet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY